

EN TROIS JOURS : 1 FORT, 5 VILLAGES, 120 CANONS, 11.000 PRISONNIERS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2537. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Vendredi
26
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

L'OFFENSIVE DU CHEMIN DES DAMES

Hier : 2 villages conquis, 20 canons capturés, 2.000 prisonniers

LES PREMIÈRES PHOTOS PARVENUES A PARIS



LES PREMIERS PRISONNIERS CAPTURÉS AU CHEMIN DES DAMES ARRIVENT A LA FERME HAMEREL, PRES DE JOUY



LA POSITION ALLEMANDE DU BALCON DONT NOS TROUPES SE SONT EMPARÉES ET QUI DOMINAIT NOS ANCIENNES LIGNES

Notre document de bas de page permet de se rendre compte de l'importance des positions que nos troupes ont conquises. Hier, poursuivant leurs succès, les troupes du général Maistre ont enlevé Pargny, le village et la forêt de Pinon, capturé 2.000 hommes et pris 20 canons, dont plusieurs obusiers de 150. Donc, au total : 11.000 prisonniers et 120 canons.

VOTE DE CONFIANCE AU CABINET PAINLEVÉ PAR 288 VOIX CONTRE 137

M. Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, qui faisait sa rentrée à la tribune, a déclaré que les conditions de la victoire dicteront les garanties à exiger de l'Allemagne.

UNE COMMISSION ÉTUDIE L'ORGANISATION FUTURE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Le ministère Painlevé a été interpellé hier une fois de plus. Et après un long débat, au cours duquel le président du Conseil vint confirmer ses déclarations antérieures, et où M. Barthou fit à la tribune, comme ministre des Affaires étrangères, une rentrée remarquée, la Chambre fut à l'unanimité, par 288 voix contre 137, un nouveau vote de confiance.

Une question des plus délicates a été soulevée : celle de la nature des garanties à exiger de l'Allemagne. Sur ce point, on le verra plus loin, le ministre des Affaires étrangères, d'accord avec le gouvernement, a déclaré ne pouvoir donner de précisions, indiquant seulement que ces garanties dépendront des conditions de la victoire, comme elles seront d'ailleurs subordonnées à l'accord nécessaire entre tous les Alliés.

Cette attitude, approuvée par la grande majorité de la Chambre, amena par contre les socialistes et un certain nombre de radicaux socialistes — 137 en tout — à prendre position contre le gouvernement.

Trois demandes d'interpellation avaient été déposées par MM. Augagneur, Marius Moutet et Aristide Jolbert. Le président du Conseil acceptant leur jonction et la discussion immédiate, le débat s'ouvrit aussitôt.

Sans ambages, avec la manière un peu rude qui lui est propre, M. Augagneur convia M. Painlevé à exposer pour quelles raisons M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, avait cessé de faire partie du gouvernement.

Le député du Rhône s'efforça de démontrer que les derniers votes de la Chambre n'avaient pas atteint le ministre des Affaires étrangères. Il parut s'étonner, en conséquence, d'une solution qu'il estimait de nature à créer dans le pays, chez nos alliés et à l'étranger une inquiétude profonde.

Député du Rhône comme M. Augagneur, M. Marius Moutet, socialiste, ne put le gouvernement à faire connaître si, au changement de personnes, correspondait un changement de politique. Rappelant la phrase de M. Aristide Briand sur la diplomatie secrète, il objecta qu'on pouvait conserver le secret des moyens tout en affirmant publiquement les buts et demanda à M. Barthou de dire nettement s'il souscrivait aux formules de la déclaration ministérielle ou si, aux buts démocratiques affirmés, allaient être substitués les possibilités de la victoire.

Un incident

Une allusion au passé déclencha un petit orage.

— Vous êtes, dit M. Moutet à M. Barthou, l'auteur d'une loi que nous considérons encore comme une profonde erreur !

A ces paroles, que l'ex-républicain applaudit de toutes ses forces, la droite, le centre et une partie de la gauche protestèrent avec non moins d'énergie.

— La loi de trois ans n'est pas une erreur ! clama M. Gratien Candace.

C'est une absurdité, une mauvaise action d'ouvrir un pareil débat en ce moment, s'écria M. Maginot. Nous ne l'avons jamais soulevé ! Après la Marne, nous avons le droit que vous vous taisiez !

Quand le calme fut revenu, M. Marius Moutet rappela que M. Barthou avait été à Genève et ailleurs, le conférer de la haine sainte et de l'écroulement de la bête malaisante ; qu'il était, en outre, l'auteur d'œuvres littéraires de nature à provoquer des inquiétudes sur ses buts de guerre.

— Vous ne vous rendez pas compte, cria-t-on du centre à M. Moutet, que vous vous donnez l'apparence d'être l'avocat de l'Allemagne ?

M. Moutet mit, en terminant, ses espérances dans la constitution de la Société des Nations, qui, selon lui, peut être un des moyens de la victoire.

Les déclarations de M. Painlevé

Le président du Conseil fut très bref. Répondant aux questions de personnes soulevées par M. Augagneur, il déclara nettement qu'il refusait de rouvrir, sur la politique extérieure, un débat qu'il considérait comme tranché, et qu'il a laissé derrière lui quelque ruisseau.

— Evidemment, dit M. Painlevé, il ne peut venir à notre pensée de confondre nos individus avec le crédit de la France. Mais enfin il y a l'emprunt, qui ne peut attendre, il y a la confiance internationale !

Le président du Conseil dit n'avoir rien à changer à ses déclarations antérieures : — Les revendications de la France, s'écria-t-il, c'est son droit, tout son droit, rien que son droit ! La modération même de ces revendications fait de ce droit un devoir. Ce droit, c'est le retour de l'Alsace-Lorraine à sa véritable patrie !

— Vais, pour l'obtenir, il faut se battre et il faut vaincre. M. Painlevé le rappela, demandant à la Chambre d'éliminer les questions de personnes, de faire confiance au gouvernement pour qu'il puisse accomplir l'œuvre de justice nécessaire.

M. Painlevé fut très applaudi.

Après M. Lucien Dumont, qui réclama, une fois encore, un gouvernement de guerre, composé d'hommes compétents dans chaque rayon ministériel, la Chambre entendit le nouveau ministre des Affaires étrangères.

M. Barthou à la tribune

Depuis près de quatre ans, M. Barthou n'avait pas pris la parole à la Chambre. Aussi sa rentrée fut-elle attendue avec quelque curiosité. L'ancien président du Conseil montra qu'il avait conservé avec son aisance à la tribune les moyens oratoires qu'on lui avait connus : la riche sonorité de sa voix et sa diction parfaite.

Le ministre des Affaires étrangères releva, en débutant, l'allusion faite par M. Moutet aux discussions passionnées sur la loi de trois ans :

— Au moment où nous délibérons sur cette loi, dit-il, je me fais honneur d'avoir dit : « alors chef du gouvernement »

que je n'avais le droit de mettre en doute ni les intentions, ni la bonne foi, ni le patriotisme d'aucun de nos collègues.

« On peut différer d'avis sur les moyens d'assurer la défense nationale, tout en étant attaché à cette défense. Et si ma présence au banc du gouvernement ne prend pas le caractère d'une revanche, elle n'est, à aucun degré, un reniement. »

Une importante partie de l'assemblée souligna ces paroles par de chaleureux applaudissements.

M. Barthou rappela à M. Moutet qu'étant président de la commission des affaires étrangères, en 1911, il avait condamné les traités secrets, disant alors que la France avait le droit de savoir ce que fera la France :

— Ces déclarations datent de sept ans, dit le ministre des Affaires étrangères. Aujourd'hui encore, je les fais mienne et à tout moment je saurai m'y conformer.

De même, M. Barthou déclara qu'il se conformerait à la politique extérieure suivie depuis 1914, approuvée par les votes de la Chambre auxquels il s'était associé, et définie notamment par l'ordre du jour du 5 juin 1917.

En passant, le ministre des Affaires étrangères affirma la solidarité de la France avec la Russie qui traverse en ce moment de dures et douloureuses épreuves :

— Je remplis, dit-il, un devoir de ma charge et de ma conscience en disant que paraître abandonner la Russie serait commettre à la fois un acte de lâcheté, d'ingratitude et d'imprévoyance.

M. Barthou poursuivit :

— Des restitutions, des réparations et des garanties : tels sont les buts de guerre du gouvernement et de ses restitutions, c'est le retour pur et simple de l'Alsace-Lorraine à la France. En outre, il y a quarante-sept ans, l'Alsace-Lorraine ne différait pas des départements français envahis il y a trois ans. L'Alsace et la Lorraine sont des départements français que nous devons, comme les autres, réintégrer à la France.

Chaleureusement applaudi, le ministre des Affaires étrangères retourna, en l'appliquant à la France, la déclaration de M. de Kuhlmann :

— Je déclare, dit-il, au nom du gouvernement : la France peut-elle, en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, faire à l'Allemagne des conditions telles qu'elles soient ? Non ! Non ! Jamais ! Tant qu'un poing français pourra tenir un fusil, l'intégrité du territoire que nous avons reçu de nos pères ne peut être l'objet de négociations pour parler ou concessions. L'Alsace-Lorraine est le bouclier de la France et le symbole de l'unité française.

En ce qui concerne les garanties, M. Barthou rappela qu'au dernier comité secret des orateurs socialistes avaient admis, en vue d'assurer la sécurité du lendemain et d'écartier des générations futures la menace d'une nouvelle guerre, qu'il faudrait neutraliser certains territoires.

Le ministre des Affaires étrangères fit connaître qu'en arrivant au Quai d'Orsay il avait trouvé un arrêté, signé de son éminent prédécesseur M. Ribot, instituant une commission en vue d'étudier l'organisation de la Société des Nations. Cette œuvre sera poursuivie.

— Mais ce sont, dit-il, les conditions mêmes de la victoire qui dicteront les conditions de la paix. Proclamons la force du droit, mais disons quelle ne vaudra que par la force des armes !

M. Barthou affirma qu'en parlant ainsi il était en complet accord avec le président du Conseil et avec la déclaration ministérielle.

M. Albert Thomas demande des précisions

M. Albert Thomas vint cependant le contester, demandant au ministre des Affaires étrangères de préciser sa pensée :

— Pour affirmer le droit, dit-il, il faut avoir la victoire. Nous sommes d'accord là-dessus. Mais, pratiquant la politique des possibilités, une fois les réparations et les garanties obtenues, allez-vous demander d'autres garanties, prôner, sous le nom de neutralisations, des annexions qui pour raient devenir durables ?

M. Painlevé soutint qu'il n'y avait aucune contradiction entre les déclarations du ministre des Affaires étrangères et les siennes. M. Barthou revint à la tribune, disant qu'il était impossible à un gouvernement d'apporter des réponses précises à des questions de l'ordre de celle des garanties, pour lesquelles on devait se contenter de formules générales indiquant des directives.

Le vote

On passa au vote sur un ordre du jour de confiance, déposé par MM. Pottier, Haul et Léon Bérard, et ainsi conçu :

La Chambre, confiante dans le gouvernement pour assurer, par une action militaire et diplomatique toujours plus énergique et une union de plus en plus étroite entre les Alliés, la victoire définitive du droit, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

La Chambre l'adopta par 288 voix contre 137, après pointage. Elle avait adopté auparavant, à mains levées et à l'unanimité, la motion suivante présentée par MM. Duret et Henri Galli :

La Chambre adresse aux soldats qui, par la victoire des armées, préparent le triomphe du droit, le témoignage de son admiration et de sa reconnaissance.

A l'ouverture, M. Klotz, ministre des Finances, avait déposé le projet de loi relatif à l'émission du nouvel emprunt national.

Séance cet après-midi.

Léopold BLOND.

Des bataillons alpins allemands se trouvaient dans le Trentin, à Villa Garina, Palgrande, et près du lac Misurina, où ils avaient relevé les chasseurs impériaux autrichiens, renvoyés sur le front de Giulio.

Dans un conseil de guerre tenu au milieu d'octobre, auquel participaient les généraux Conrad, Borovik et Ludendorff, celui-ci avait décidé d'appeler sur le front italien une grande partie des forces allemandes de Galicie, de Bohême et de Roumanie ; en outre, l'Autriche avait réservé pour son front italien l'artillerie qui, d'abord, était destinée à la Bulgarie et à la Turquie.

Le général Kowess est arrivé depuis une semaine pour organiser les renforts.

Tous les officiers autrichiens qui étaient sur l'Isonzo ces jours derniers ont reçu l'ordre de se présenter les premiers, en signe d'hospitalité respectueuse, à leurs collègues allemands du même grade.

LA VICTOIRE CONTINUE...

Nos troupes ont réalisé hier une nouvelle et importante avance. Elles ont fait plus de 2.000 prisonniers et se sont emparées d'un important matériel abandonné par l'ennemi.

En trois jours : plus de 11.000 prisonniers ; plus de 120 canons et plusieurs centaines de mitrailleuses capturés.

Avant que l'ennemi ait pu tenter aucun effort de réaction au nord-est de Soissons, nos troupes ont repris l'offensive sur tout le front de combat, avec une vigueur renouvelée, et remporté des avantages plus marqués encore que ceux du premier jour.

Cette fois, la résistance de l'ennemi a été brisée sur toute la ligne, et tout le

lignes et couvert de forêts sur ses versants, il offrait à la défense des ressources considérables dont elle n'a pu tirer parti. Formant promontoire vers la plaine de Laon, il nous ouvre des vues sur toutes les positions de l'ennemi autour de cette ville, et d'autre part s'avance devant la partie de la vallée de l'Ailette où l'ennemi se maintient en

passé : nos soldats se sont avancés, au nord, jusqu'à la ferme de Rosay, dans la forêt qui borde le canal.

Au centre, nous avons atteint, à un kilomètre au nord de Chavignon, la ferme du Moulin-Rouge.

A l'ail droite, où nous avions rencontré, le 23 octobre, une résistance acharnée, le succès n'a pas été moins complet cette fois : le village de Pargny-Filain a été pris malgré ses formidables défenses, et nos troupes d'assaut ont poussé jusqu'à la tuilerie qui se trouve à 800 mètres au nord, près du bassin d'alimentation du canal. Nous occupons également la ferme Saint-Martin et la chapelle Sainte-Berthe, sur la colline qui domine Filain, et nos patrouilles ont pénétré dans ce village.

Sur toute la ligne, nos patrouilles ont pu s'avancer jusqu'à la rive même du canal et ont constaté partout les indices d'une retraite précipitée : armes jetées, batteries abandonnées mais non détruites, les chevaux seuls ayant été abattus à coups de revolver. Il est manifeste que les soldats allemands, qui cependant appartenaient, en ces secteurs, à des troupes aguerries, ont été démoralisés par l'attaque impétueuse des nôtres, et n'ont plus songé qu'à se mettre à l'abri de l'autre côté du canal.

Le chiffre des prisonniers faits depuis trois jours en cette région et dénombrés à l'heure actuelle dépasse 11.000. Le butin comprend plus de 120 canons.

Jean VILLARS.



massif de hauteurs limité à l'ouest par la colline qui domine Vauxaillon, sur laquelle le mont des Singes, à l'est par l'Épine de Chevigny, au nord par le canal de l'Oise à l'Aisne, est en notre pouvoir jusqu'à ses dernières contrepentes.

Les dimensions de ce massif sont d'environ douze kilomètres de largeur sur six en profondeur. Très raviné, creusé de nombreuses carrières, parsemé de vil-

core, en avant du Chemin des Dames, mais se trouvant désormais exposé aux feux de flancement les plus dangereux. Telle est l'étendue de la victoire que nous venons de remporter : on ne saurait en évaluer à trop haut prix la valeur, et la suite des événements montrera la gravité de ses conséquences pour l'ennemi.

A notre aile gauche, le village de Pignon, qui formait de ce côté le dernier réduit de la défense, a été enlevé et dé-

LES AUSTRO-ALLEMANDS ATTAQUENT AVEC VIGUEUR ENTRE PLEZZO ET TOLMINO

L'offensive commencée avant-hier par les troupes autrichiennes, soutenues de plusieurs unités allemandes, s'est développée aujourd'hui dans la boucle de l'Isonzo comprise entre Plezzo et Tolmino, au nord, et Piontich, au sud. C'est une riposte à la progression accomplie récemment par nos alliés plus au sud, entre Tolmino et Gorizia. Si, en effet, l'ennemi réussit à s'emparer de tout le massif de hauteurs dont le mont Nero est le point culminant, il tiendra sous son feu le plateau de Bainsizza, beaucoup moins élevé, dont la défense deviendra difficile.

A l'extrémité septentrionale du front d'attaque, la bourgade de Plezzo a été prise. Plus au sud, la progression de l'ennemi a été enrayée par la résistance énergique des troupes italiennes.

L'empereur Charles commande les troupes autrichiennes de l'Isonzo

ROME, 24 octobre. — Le correspondant du *Corriere d'Italia* au quartier général annonce que de nombreuses troupes sont massées à Laybach, Tolmino, Plezzo, et que l'empereur Charles a pris le commandement de l'offensive, d'accord avec Hindenburg.

Le général allemand von Below fait fonctions de sous-chef d'état-major.

Le premier contact entre les Italiens et les Allemands, dans les combats de Cadore, a été pour ces derniers leur premier échec sur le front italien.

On savait que des troupes allemandes venues de Bavière se trouvaient en Cadore.



GÉNÉRAL VON BELOW

Des bataillons alpins allemands se trouvaient dans le Trentin, à Villa Garina, Palgrande, et près du lac Misurina, où ils avaient relevé les chasseurs impériaux autrichiens, renvoyés sur le front de Giulio.

Dans un conseil de guerre tenu au milieu d'octobre, auquel participaient les généraux Conrad, Borovik et Ludendorff, celui-ci avait décidé d'appeler sur le front italien une grande partie des forces allemandes de Galicie, de Bohême et de Roumanie ; en outre, l'Autriche avait réservé pour son front italien l'artillerie qui, d'abord, était destinée à la Bulgarie et à la Turquie.

Le général Kowess est arrivé depuis une semaine pour organiser les renforts.

Tous les officiers autrichiens qui étaient sur l'Isonzo ces jours derniers ont reçu l'ordre de se présenter les premiers, en signe d'hospitalité respectueuse, à leurs collègues allemands du même grade.

MM. PIERRE LENOIR ET DESOUCHES SONT ÉCROUÉS A LA SANTÉ

Comment les inculpés exposent leur défense

MM. Lenoir et Desouches ont été interrogés hier par M. Drioux, juge d'instruction. Il convient, pour plus de clarté, de revenir, avant de rendre compte de cet interrogatoire, sur la façon dont se présente leur cas.

Nous avons exposé, hier, d'une façon générale, comment les deux inculpés s'étaient rendus acquiesceurs du *Journal*, la provenance des fonds versés par eux pour cette acquisition avait pu donner lieu à une enquête judiciaire — enquête qui amena leur arrestation.

Hier matin, le *Journal*, précisant les griefs imputés à MM. Pierre Lenoir et Desouches, a publié les documents qui paraissent être une des bases de l'affaire.

C'est d'abord une lettre de M. Mouton, rédacteur au *Journal*, chargée, en novembre 1915, par la direction, d'aller demander à Munir pacha, ancien ambassadeur de Turquie à Paris, alors fixé en Suisse, de procéder, pour le compte du *Journal*, à une enquête sur la situation des empires centraux après un an de guerre.

M. Mouton expose qu'après qu'il se fut mis d'accord avec Munir pacha il vint à Genève M. Pierre Lenoir, qui prétendit donner à cette enquête une tendance au motif inattendu : il s'agissait de représenter l'Angleterre comme constituant, par ses ambitions, le véritable danger pour la France.

M. Mouton ayant manifesté sa surprise, M. Pierre Lenoir lui aurait, à plusieurs reprises, marqué que, comme il était en fait le propriétaire du *Journal*, c'étaient ses indications à lui, et non celles de M. Charles Humbert, qui comptaient.

L'autre document est une lettre adressée de Genève, le 3 décembre, par Munir pacha à M. Charles Humbert. Cette lettre confirme le contenu de celle de M. Mouton. L'ancien ambassadeur de Turquie déclare qu'en effet M. Lenoir lui demanda de diriger de telle façon son enquête qu'il eût semé en résultat un acte d'accusation contre l'Angleterre.

Munir pacha déclare aussi qu'il fit à M. Pierre Lenoir les mêmes objections qu'avait faites M. Mouton, notamment au sujet des instructions — d'un esprit tout à fait contraire — données par M. Charles Humbert. M. Pierre Lenoir lui répondit de la même façon, à savoir que lui seul était maître au *Journal*.

Donc, Munir pacha, ayant été convaincu par les arguments de M. Pierre Lenoir qu'une enquête faite dans le sens que celui-ci indiquait servirait vraiment à ouvrir les yeux du peuple français et par conséquent serait utile à ses véritables intérêts, s'exécuta et s'en alla en Allemagne, où il reçut, parait-il, le meilleur accueil des plus hautes personnalités officielles.

Ce fut après avoir lu ces lettres révélées, ajoutait le *Journal*, que M. Charles Humbert se sépara de la façon que l'on sait de M. Pierre Lenoir.

La thèse de M. Lenoir

L'interrogatoire fut conduit par M. Drioux, juge d'instruction, en présence de l'avocat de son inculpé, M^e de Moirans, assisté de son secrétaire, M^e Auvillain.

Le juge donna immédiatement connaissance à Lenoir de la plainte portée contre lui par M. Charles Humbert.

Mon avocat, déclara alors Lenoir, va vous remettre un contrat que vous pourrez lire avec fruit, monsieur le juge. Ce document viendra à l'appui de ce que je vais vous déclarer. J'avais été mis en relations, au printemps 1915, avec un grand industriel de Zurich, M. Schoeller, de la firme Schoeller et Cie, laines pégnées.

M. Schoeller m'avait déclaré qu'en prévision des intérêts commerciaux et industriels suisses de l'après-guerre il aimerait

à faire naître dans le public français un courant d'opinion qui lui accueillît favorablement les produits helvétiques. La presse lui apparaissait comme le moyen d'arriver au résultat qu'il recherchait, et il se disait fort d'être à même de prendre part à la direction d'un grand organe français. Il me demandait même si je ne pouvais pas lui indiquer un journal où il pourrait apporter une commande de dix millions. Telle était la somme qu'il voulait consacrer à la réalisation de son désir.

Je lui parlai du *Journal*, dont j'étais actionnaire, et cela parut lui sourire. Il me



LE JUGE D'INSTRUCTION DRIUX (X) sortant du Palais

demandait de l'aider à réaliser cette affaire. J'acceptai, et il fut convenu que, en cas de réussite, je toucherais une commission de 500.000 francs. Pareille somme devait être remise à titre de commission également à M. Guillaume Desouches, de celui donc à M. Schoeller mes propres actions. La commission stipulée ne fut apportée de Suisse par un employé de M. Schoeller. C'est cet employé qui est venu chez M. Desouches et m'indiqua la personnalité que mon ancien chauffeur prétend avoir reconnue.

Lenoir indiqua alors au juge le nom de l'employé de M. Schoeller.

Il dit ensuite comment M. Charles Humbert le contraignait de se retirer du *Journal*, dont le sénateur de la Meuse tenait à conserver la direction et la propriété sans partage.

M. Lenoir aurait été menacé d'être dénoncé par M. Humbert comme déserteur sous prétexte qu'il se rendait en Suisse auprès d'une amie qui y résidait.

Ces procédés d'intimidation étant restés sur moi sans effet, on m'accusa, dit Lenoir, d'avoir commandé à Munir pacha, personnalité turque résidant en Suisse, des articles sur la situation intérieure, matérielle et morale, de l'Allemagne, on lui demandant de conclure dans un sens favorable à l'ennemi, afin de semer le découragement dans le public français.

Il parait que Munir pacha rédigea une série d'articles tendant à démontrer que la situation de l'Allemagne était des plus favorables.

« Mais, affirmé M. Lenoir, jamais je n'ai rien demandé de semblable à Munir pacha. M. Charles Humbert feignit de croire que j'étais l'instigateur de ces articles. Il

ÉCOLE Boulevard Poissonniers, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Steno-Dactylo, Langues, etc

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINLE CHANCELIER MICHAELIS
A QUELQUES JOURS DE GRACEIl bénéficie du désaccord où l'on
est au sujet du successeur à
lui donner.

La majorité du Reichstag est déjà unie de ne pas avoir montré de fermeté, de résolution ni d'idées nettes dans la crise qu'elle a provoquée. Si elle avait su ou si elle avait pu se mettre d'accord sur le nom d'un nouveau chancelier pour l'imposer à l'empereur et à l'état-major, elle aurait remporté un grand succès.

Ni l'Assemblée ni l'opinion publique ne désignant de candidat, le prince de Bülów étant discuté, aussi bien que le progressiste Payer, dont le nom a été mis en avant, Guillaume II et le parti militaire restent les maîtres de la situation. Michaelis, que tout le monde, il y a quinze jours, disait un homme mort, recommence à respirer et déclare avec désinvolture qu'il ne voit pas de raisons pour qu'il s'en aille.

Il y a plus : le correspondant à Berlin des *Basler Nachrichten* annonçait hier que l'amiral von Capelle et Helfferich resteraient à leur poste. Les journaux conservateurs et pangermanistes enregistrent cette nouvelle avec satisfaction et la considèrent comme une affirmation d'indépendance de la part du pouvoir impérial vis-à-vis du Reichstag. Si, en effet, après les séances agitées de l'Assemblée, après les campagnes de presse et les décisions des partis, Guillaume II maintient, même provisoirement, les ministres attaqués, et si le Reichstag s'incline, l'essai de parlementarisation aura reçu un coup sensible.

Ce qui peut encourager l'empereur à persévérer dans cette attitude, c'est que, dans la majorité du Reichstag elle-même, des divisions apparaissent. Les partis bourgeois ne sont plus entièrement d'accord avec les socialistes. Raison de plus pour que Guillaume II maintienne ses prérogatives. La crise de chancellerie ne peut pas être regardée comme écartée, et, tôt ou tard, une décision s'imposera. Mais le Reichstag ne rentre que dans six semaines.

D'ici là, Guillaume II pourra prendre une décision sans avoir l'air d'avoir eu la main forcée. — J. B.

LE MINISTÈRE BOSELLI EST RENVERSÉ

L'ordre du jour de confiance a été repoussé
par 314 voix contre 96.

ROME, 25 octobre. — La discussion à la Chambre sur l'exercice provisoire s'est terminée aujourd'hui.

M. Sonnino, cet après-midi, a répondu à M. Nitti, et a fait connaître les motifs qui ont amené le gouvernement à charger en même temps l'ambassadeur d'Italie à Washington des fonctions de haut commissaire pour les achats aux Etats-Unis.

Il s'est longuement expliqué sur la question du refus des passeports pour Stockholm et Berne et il a rappelé les résultats des conférences interalliées en juillet et en août, à Paris et à Londres, d'où est sortie toujours plus solide l'union sincère, loyale et inébranlable des Alliés.

Le ministre des Affaires étrangères a poursuivi par un exposé rapide de la situation en Russie et en Grèce.

Au sujet de l'intervention pontificale, M. Sonnino s'est exprimé ainsi :

« Nous ne pouvons qu'adhérer à la parole pleine d'autorité du pape, mais lorsqu'on examine la note dans le sens pratique des conditions de paix on constate le même manque de précision qui caractérise les communications ennemies et rend impossible ou inutile tout échange de vues. »

Les derniers discours de MM. Michaelis, de Kühlmann et de Czernin devraient faire tomber les illusions de tout le monde : aucun terrain pratique de discussion n'est

offert, soit par la note du pape, soit par les discours susdits sur les conditions de la paix future. »

M. Sonnino a continué :

« Il faut considérer le manque d'importance d'un simple exposé unilatéral des conditions de paix désirées fait par l'un ou l'autre des belligérants. Il ne suffit pas, pour entamer utilement les négociations, que l'un ou l'autre des belligérants exprime ses aspirations de guerre et de savoir les conditions auxquelles il voudrait que la paix fût faite. Les gouvernements alliés ne se sont jamais refusés, au contraire, ils se sont déclarés toujours disposés, ainsi que c'est leur devoir, à examiner et à discuter entre eux toute proposition de paix sérieusement faite par les adversaires. »

Après le discours de M. Sonnino, on passa à la discussion des ordres du jour.

M. Boselli déclara accepter l'ordre du jour de M. Callaini, ainsi conçu :

La Chambre approuvant les déclarations du gouvernement, passe au vote des douzièmes provisoires.

M. Boselli demanda le vote par division et posa la question de confiance sur la première partie de l'ordre du jour.

La première partie fut rejetée à l'appel nominal par 314 voix contre 96 et 5 abstentions.

Un chef de ligue définit
les aspirations du parti
militaire espagnol

« Notre but, dit-il, est d'en finir avec les
mauvais gouvernements pour défendre
l'armée et la patrie. »

MADRID, 25 octobre. — Le *Heraldo* de Madrid publie les déclarations du colonel Marquez, président de la Junte centrale de Barcelone :

« La mission de l'armée est d'assurer l'intégrité des frontières et de maintenir l'ordre. Les Juntas n'ont pas été créées pour faire des révolutions ni pour y prendre part. Nous ne connaissons, ni ne voulons connaître la politique. Nous reconnaissons la suprématie du pouvoir civil, mais nous exigeons d'être bien gouvernés. »

« Je puis affirmer que 9.000 officiers ayant adhéré à la Junte centrale de défense sont parfaitement unis. »

« Notre but est d'en finir avec les mauvais gouvernements pour défendre l'armée et la patrie. Nous serons toujours avec le roi et le peuple. »

Durant les événements du mois d'août, on nous a accusés d'avoir été trop durs ; or nous avons simplement exécuté les ordres reçus contre les séditeurs qui n'appartiennent pas au véritable peuple. Il est inexact de dire que nous nourrissons de l'antipathie contre les généraux. »

« Il est encore bien moins vrai de dire qu'il soit question d'envoyer un ultimatum au roi. Nous voulons simplement exposer nos légitimes aspirations, conformément aux lois et aux règlements militaires. »

« Nous ne sommes les ennemis que des mauvais gouvernements. Nous savons que le peuple est avide de réformes, nous voulons lui en donner immédiatement les moyens sans passer par une période de transition toujours dangereuse. Une fois ce résultat obtenu, nous remettrons la direction du pays entre les mains de personnalités appartenant à l'élément civil et qualifiées pour gouverner. Et nous éprouverons ainsi la satisfaction du devoir accompli. »

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Au nord de l'Aisne, la situation, au cours de la nuit, dans le secteur de Bray-en-Laonnois-Chavignon, est restée sans changement.

SUR LE FRONT CHAVIGNON-MONT DES SINGES, NOS TROUPES, ACCENTUANT LEUR PROGRESSION, ONT ATTEINT LA FERME DE ROZAY. LE NOMBRE DES PRISONNIERS FAITS DEPUIS HIER SOIR DANS CETTE REGION DÉPASSE CINQ CENTS.

Vives actions d'artillerie dans la région Cerny-en-Laonnois, notamment dans le secteur des Vauxmaisons. Nous avons dispersé une patrouille allemande qui tentait d'aborder nos lignes à l'est de Cerny.

Un coup de main sur la tête de pont de Sapignoul, que l'ennemi avait fait précéder d'un violent bombardement, a échoué.

Sur la rive droite de la Meuse, activité des deux artilleries dans le secteur du bois Le Chaume. Nous avons exécuté, dans la région des Eparges, une opération de détail qui nous a permis de ramener des prisonniers.

23 HEURES. — NOS TROUPES ONT OPERE CE MATIN UNE PROGRESSION GENERALE AU DELA DES POSITIONS ATTEINTES HIER SOIR ; ELLES BORDENT ACTUELLEMENT LE CANAL DE LOISE A L'AINSE. LE VILLAGE ET LA FORET DE PINON SONT ENTRE NOS MAINS. AINSI, AU SUD DE FILAIN, ON NOS PATROUILLES ONT PENETRE, NOUS OCCUPONS LES FERMES SAINT-MARTIN ET DE LA CHAPELLE-SAINT-BERTHE.

L'ENNEMI, SOUS NOTRE PRESSION, A DU ABANDONNER UN IMPORTANT MATERIEL PARMIS LEQUEL UNE VINGTAINE DE CANONS DONT PLUSIEURS OBUSIERS DE 150. LE TOTAL DES CANONS CAPTURES PAR NOUS DEPUIS LE 23 ET ACTUELLEMENT RECENSE EST D'ENVIRON 120, AUQUEL IL FAUT AJOUTER PLUSIEURS CENTAINES DE MINENWERFER ET DE MITRAILLEUSES.

AU COURS DE LA JOURNEE, NOUS AVONS FAIT PLUS DE 2.000 PRISONNIERS ; LE NOMBRE DE CES DERNIERS DEPUIS LE DEBUT DE L'OPERATION DÉPASSE 11.000, DONT PLUS DE 200 OFFICIERS.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont fait suivre le bombardement, indiqué ce matin, de nos positions du Bois Le Chaume d'une attaque que nos feux ont arrêtée.

Front britannique

13 HEURES. — A la suite de l'activité d'artillerie que nous avons signalée, les Allemands ont lancé, hier soir, une nouvelle contre-attaque puissante au sud de la forêt d'Houthulst. Ils ont été une fois encore repoussés.

Nos troupes de Gloucester, de Worcester et de Berkshire ont exécuté, avec succès, hier dans l'après-midi et dans la soirée, des coups de main sur les positions adverses entre Reux et Gavrelle. Elles ont fait subir de nombreuses pertes à l'ennemi, détruit ses abris et capturé une mitrailleuse.

SOIR. — La nuit dernière, un raid ennemi à l'est de Loos a été arrêté par nos fusils et nos mitrailleuses et n'a pu atteindre nos tranchées.

Ce matin, les Allemands ont fait deux tentatives contre nos lignes au nord de La Bassée. Le premier détachement a été repoussé par nos feux avant d'avoir pu arriver sur nos fils de fer. Le second a réussi à pénétrer dans nos tranchées, mais en a été aussitôt rejeté. Un de nos hommes a disparu.

Nous avons fait quelques prisonniers au cours de rencontres de patrouilles à l'est de Poelcapelle.

Notre artillerie a été active toute la journée sur le front de bataille. La nuit dernière, nos escadrilles ont attaqué, avec d'excellents résultats, les usines et les voies ferrées vers Sarrebruck. Plus de trois tonnes et demie d'explosifs ont été jetées par nos appareils de marine sur les usines de Burbach, situées immédiatement à l'ouest de Sarrebruck. Les dégâts sont considérables et plusieurs incendies ont été observés. Quinze cents kilos d'explosifs ont été également lancés par une autre escadrille sur les gares, les nœuds de chemins de fer et les voies de garage de Sarrebruck et des environs. Des coups au but ont provoqué de nombreuses

explosions. Un train qui se dirigeait vers Sarrebruck a été atteint par une bombe et a été détruit. Au total, nous avons jeté cinq tonnes d'explosifs, malgré la défense aérienne de l'ennemi.

Au début de notre incursion, les conditions atmosphériques ont été favorables ; mais, plus tard, le temps est devenu très mauvais ; la pluie, les nuages bas et le vent violent ont rendu très difficile le retour de nos appareils. Le 25, le temps sur le front britannique s'est un peu amélioré. Cependant, des nuages épais et un fort vent d'ouest ont entravé le travail de nos appareils d'observation et de combat. Dans la journée, cent cinquante-quatre projectiles ont été jetés sur des cantonnements, douze grosses bombes sur un aérodrome près de Courtrai, et soixante et onze sur les troupes allemandes dans les tranchées et à découvert. Par moments, les combats ont été acharnés. Quatre appareils ennemis ont été abattus par nos pilotes et un cinquième par notre infanterie. Trois autres avions allemands sont tombés avec des avaries. Six des nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

Hier matin, après quelques heures de trêve, l'adversaire a de nouveau ouvert sur tout le front un violent feu d'artillerie qui s'est transformé en tir de destruction entre les pentes sud du Rombon et la région septentrionale du plateau de Bainsizza où ensuite de fortes masses d'infanterie ont été lancées à l'attaque de nos positions.

La gorge de Saga a résisté au choc de l'ennemi ; mais, plus au sud, favorisé par le brouillard épais qui annulait les effets de notre tir de barrage, l'adversaire a réussi à dépasser notre ligne avancée, sur la gauche de l'Isosno.

Ensuite, se servant des débouchés offensifs de sa tête de pont, Santa Maria et Santa Lucia, il a porté le combat sur les pentes de la rive gauche du fleuve. Simultanément, de puissantes attaques déclenchées à l'ouest du Volnik (plateau de Bainsizza) et sur les pentes occidentales du Mont San Gabriele, ont été repoussées par nos troupes qui, par des contre-attaques successives, ont capturé quelques centaines de prisonniers.

De puissantes actions de feu, exécutées par l'ennemi sur le Carso, ont été efficacement contre-battues.

Fronts russes

FRONT DU NORD. — Dans la direction de Riga, dans la région de la Chaussée de Pskov et de la rivière Petit Jagel, l'ennemi a reculé ses anciens avant-postes d'une vingtaine de verstes, et le 25 octobre, il se trouvait sur la ligne Rodenpois-Turkain (sur le Petit Jagel).

Nos avant-postes ont perdu en partie le contact avec les Allemands en retraite. Une de nos patrouilles s'est avancée jusqu'au village de Neyryn (sur le Petit Jagel), sans rencontrer l'ennemi. En reculant, l'ennemi a détruit des constructions, des routes et des ponts.

Dans quelques secteurs de la région fortifiée de Dwinsk, nous avons constaté de nouveau que les Allemands ont fait des tentatives de fraternisation.

FRONTS OCCIDENTAL, DU SUD-OUEST ET ROUMAIN. — Fusillade.

FRONT DU CAUCASE. — Rien à signaler.

MER BALTIQUE. — Une tentative ennemie pour débarquer un faible contingent de troupes dans la région de Tomba (12 verstes au sud de Werder) a été repoussée par ceux de nos éléments qui défendaient la côte.

Front belge

Grande activité de notre artillerie au cours des deux journées écoulées. Le 24 octobre, plus de vingt batteries adverses ont été soumises à nos tirs de destruction ; de multiples observatoires, et maints ouvrages ennemis ont été violemment canonnés. Des tirs d'interdiction par artillerie et mitrailleuses ont été effectués sur ces mêmes organisations pendant la nuit. Nous avons continué les tirs de destruction pendant la journée du 25. Notre aviation a apporté une aide efficace à ces diverses opérations.

Front de Macédoine

(24 octobre 1917). — Faible activité de l'artillerie sur l'ensemble du front, en raison du mauvais temps.

Combats à la grenade sur nos nouvelles positions au sud de Lin (ouest du lac d'Ochrida).

LA PRISE DE PINON
ET DE PARGNY-FILAINLe nombre des prisonniers faits par
nos troupes victorieuses aug-
mente d'heure en heure.

FRONT FRANÇAIS, 25 octobre. — La progression de notre avance dans la vallée de l'Ailette, vers le canal de l'Oise à l'Aisne, a surpris l'ennemi en pleine évacuation. Les Allemands ont compris que leur situation dans le fond de cette vallée, dont nous occupons maintenant les hauteurs, sur le plateau du Chemin des Dames, était intenable sous le feu de notre artillerie qui les dominait.

Nos troupes, pleines d'enthousiasme et animées d'un esprit merveilleux, tiennent contact avec eux.

Nous nous sommes emparés, ce matin, du village de Pinon, ce qui porte, sur ce point, notre avance à plus de quatre kilomètres de nos lignes de départ.

Nous avons également enlevé la haute tour de Pinon, qui se dresse à quelques centaines de mètres à l'est du village, sur un piton élevé, dont les Allemands avaient fait un important observatoire.

Le village fortifié de Pargny-Filain, situé à l'est de la Malmaison et dans lequel l'ennemi résistait encore, a été pris, en entier ainsi que les vastes carrières du Charbon et du Tonnerre, qui avaient pu tenir encore, grâce à l'escarpement des pentes auxquelles elles étaient accrochées.

Le nombre des prisonniers augmente sans cesse. Il en vient sans discontinuer de tous les points du front d'attaque. Il en est de même des canons, dont plus de cent ont déjà été pris, ainsi que plusieurs centaines de minenwerfer et de mitrailleuses.

Un hommage du Sénat
à la mémoire de Guynemer

Le Sénat s'est associé hier à l'hommage rendu vendredi dernier par la Chambre à la mémoire de Guynemer.

A l'unanimité, sur la proposition de MM. Gaston Menier, Clemenceau, Boudinot, de Selves, Guivin, Henry Chéron, Millès-Lacroix, André Lebert, Chapuis, P. Strauss, Charles Chabert, Poirson, Stephen Pichon, Henry Bérenger, Monferrand, Etienne Flandin, Le Hérisse et Louriès, la Haute-Assemblée a voté, en effet, la motion suivante :

Le Sénat, s'associant à l'hommage rendu par le gouvernement et la Chambre des députés, pour glorifier, par une inscription au Panthéon, la mémoire du capitaine Guynemer, héros de l'air,

Salue en sa personne l'esprit de sacrifice, d'abnégation et d'énergie de tous les combattants des armées de la République, qui, depuis plus de trois ans, sont tombés pour la Patrie.

De nouveau, la Russie
a un généralissime

GÉNÉRAL DOUKHOMINE
qui vient d'être nommé généralissime par
le gouvernement russe

Bourse de Paris du 25 octobre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 (non libéré)	88 65	88 65	100 0/0	344	340
5 0/0 libéré	88 65	88 65	100 0/0	376	370
4 1/2 0/0	72 50	72 50	100 0/0	202	203 50
3 1/2 0/0	62 25	62	100 0/0	400	400
3 1/2 0/0	89 00	89 00	100 0/0	349 75	349
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	311	310
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	1310	1295
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	800	792
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	890	875
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	910	900
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	715	719
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	1115	1115
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	444	442
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	423	420
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	1915	1900
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	4740	4730
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	302	300
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	888	888
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	432	432 50
100 0/0	89 00	89 00	100 0/0	89	89 50
MARCHE EN BANQUE					
ACTIONS					
100 0/0	112 55	112 55	100 0/0	375	387
100 0/0	60 20	60 20	100 0/0	465	400
100 0/0	60 10	60 10	100 0/0	392	389
100 0/0	405	405	100 0/0	14	14 25
100 0/0	482	485	100 0/0	89	89 50
100 0/0	88 90	88 20	100 0/0	89	89 50
100 0/0	5280	773	100 0/0	27 13	27 18
100 0/0	773	773	100 0/0	668	674
100 0/0	1150	1150	100 0/0	248	252
100 0/0	443	440	100 0/0	76	75
100 0/0	346 75	341 75	100 0/0	567 1/2	572 1/2
100 0/0	335	330	100 0/0	76	81
100 0/0	193	193	100 0/0	136 1/2	135 1/2
100 0/0	480	480	100 0/0	222	226
100 0/0	320	320	100 0/0	188	192
100 0/0	322	322	100 0/0	188	192

METALLS A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disponible, 110 ; livrable, 110 ; Electrolytique, 123 ; Etain, comptant, 247 3/4 ; livrable 3 mois, 246 3/4 ; Plomb anglais, 30 1/2 ; Zinc, comptant, 54.

LE "TIP" remplace le Beurre

Aug. Pellerin, 82, r. Richemont (210 le 1/2 kg)

DEUX LINOTYPES

Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser à 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

LES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre se sont rendus à Leconfield House Mayfair, nouveau club qui vient d'être fondé pour les officiers américains de terre et de mer.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Izvolsky, ancien ambassadeur de Russie en France, est arrivé à Paris, venant de Biarritz.

MARIAGES

— En l'église Saint-Philippe du Roule a été célébré hier, dans l'intimité, le mariage du comte Pierre de Geoffroy de Chabrignac, sous-lieutenant, pilote aviateur à l'escadrille 116, à Venise, fils du comte et de la comtesse A. de



LES MARIÉS SORTANT
DE SAINT-PHILIPPE DU ROULE

Geoffroy de Chabrignac, tous deux décédés, avec Mlle Yvonne de Marcé, fille de M. Victor de Marcé, conseiller référendaire à la Cour des comptes, et de Mme, née Warée.
— En la cathédrale de Saint-Patrick, à New-York, a été célébré, avant-hier, le mariage du marquis de Polignac, attaché à la mission spéciale française aux Etats-Unis, avec Mrs Nina Floyd Crosby Enstis, fille de M. Walter Floyd Crosby.
Les témoins étaient : M. André Tardieu, haut commissaire de la mission française; M. Maurice Casenave, ancien ministre plénipotentiaire, membre de la mission financière, et le lieutenant marquis de Créquy-Montfort de Courtivron, membre de la mission militaire.

DEUILS

— Les obsèques du professeur Dastre, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur à la Faculté des Sciences, ont été célébrées, hier matin, à onze heures, à l'hôpital de la Charité, où le cercueil avait été exposé dans la salle Gosselin.

— LL. AA. RR. le prince et la princesse Georges de Grèce avaient envoyé une couronne.
La famille était représentée par Mme et Mlle Dastre.

La section de médecine de l'Académie des Sciences avait envoyé une délégation composée du docteur Laveran et de MM. Emile Picard et Lacroix, secrétaires perpétuels; M. Lucien Poincaré, vice-recteur, était à la tête du Conseil de l'Université; M. Appell, doyen, de la députation de la Faculté des Sciences; la Société de biologie avait également envoyé une délégation.

Le président de la République était représenté par le commandant Nazareth de sa maison militaire. Le président du Conseil et le ministre de l'Instruction publique étaient également représentés.

Le cercueil a été transporté, pour les obsèques religieuses et l'inhumation, qui auront lieu aujourd'hui, à Erment (S.-et-O.), dont le regretté défunt a été maire.

— Un service a été célébré, hier, à onze heures, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, pour le repos de l'âme du marquis de Bouillé, capitaine à l'état-major de la 13^e division d'infanterie, tombé au champ d'honneur.

Nous apprenons la mort :

Du général de brigade d'artillerie Palle, du cadre de réserve, grand officier de la Légion d'honneur, qui a succombé à Montmorency, à l'âge de soixante-trois ans;

Du général Crépès, commandant le dépôt d'artillerie de la 17^e région, mort subitement à Toulouse, âgé de cinquante-six ans. Il était revenu récemment du front;

De Mlle Eliane Millochau de Lagarde, qui a succombé le 22 octobre, âgée de dix-huit ans;

De Mme Caroline Valerio, en religion Mère Marie-Rachel de Sion, décédée subitement en Russie, alors qu'elle revenait en France. Femme d'une grande intelligence et d'une haute culture, elle donnait, depuis deux ans, avec un dévouement sans bornes, ses soins aux blessés alliés à Bucarest, à Galatz, puis à Jassy. Elle était la sœur de Mme Alfred Jousse, femme du rédacteur en chef du Monde Illustré.

BIENFAISANCE

— M. Franklin-Bouillon a fait remettre au comité du "Secours national" une somme de plus de 20.000 francs provenant d'une vente de bienfaisance que le ministre des Missions et Propagande à l'étranger avait organisée à bord de l'Espagne en faveur de l'assistance aux victimes de la guerre. M. Franklin-Bouillon a personnellement contribué pour une part importante à ce don, ainsi que nos amis des Etats-Unis embarqués à bord de l'Espagne.

Il y a quelque chose qui m'étonne plus que le renchérissement insensé de tout ce que nous achetons : c'est la façon tranquille dont ce renchérissement est accepté par tout le monde.

Je me souviens ; et je compare.

Je me souviens d'août 1914 ; de ces inquiétantes journées où l'on vit la foule, en certains quartiers, se ruer sur des boutiques et les saccager, à cause du prix excessif des choses qu'on y vendait. Prix « excessifs » ! Les temps sont bien changés. Ces prix-là semblent dérisoirement aimables — des prix de vente au rabais ! — quand on les rapproche de ceux que nous payons aujourd'hui ; et que nous payons sans songer à saccager quoi que ce soit ; sans penser même à nous plaindre.

Cette sérénité du consommateur en face des petits problèmes et des aventures de la « Vie chère » est certainement un des côtés les plus curieux de la physiologie morale de notre Paris, en ce moment.

Je sais bien que ce qu'on appelle « la vie chère » est pour une foule de gens une vie facile, et non dénuée d'agrément... Il y a trois jours, dans un des restaurants les plus connus du Boulevard, c'est-à-dire de la région qui s'étend de l'Opéra aux abords de la Madeleine, un dîner a été donné par un nouveau riche que je ne nommerai pas, en l'honneur de deux jeunes officiers permissionnaires qui méritaient qu'on les fêtât. L'industriel avait tenu non seulement à honorer ses convives, mais, comme il convient à un nouveau riche, à s'honorer lui-même un peu... Et il avait commandé un dîner de quinze couverts à 200 francs par tête, sans compter les musiciens (un petit orchestre égayait la fête). Je ne sais ce que fut le menu ; mais ce dont je suis sûr, c'est que l'amphitryon payait cette nuit avec joie ; — avec autant de joie que semblait éprouver à payer la sienne, tout à l'heure, une ménagère de l'avenue de Clichy qui, arrêtée devant une poissonnerie, donnait au marchand dix-sept francs pour une langouste. Etant très badaude, je m'amusai à faire causer ce marchand, qui m'expliqua :

« C'est une famille d'ouvriers ; très braves gens ; ils sont quatre, qui gagnent quinze francs par jour dans une usine de guerre, et, de temps en temps, s'offrent une pièce comme celle-ci. » Car il y a des nouveaux riches à tous les degrés de l'échelle sociale ; et rien n'est plus naturel que de jeter un peu d'argent par les fenêtres quand on le gagne trop facilement. Mais, à côté de ces « profiteurs », n'est-il pas admirable de voir avec quelle docilité s'habitue à tout payer trop cher la foule immense de ceux que la guerre n'aura point enrichis, ou que, même, elle aura appauvris un peu, ou beaucoup, — ou ruinés ?

Donner 10 francs pour une paire de gants, 15 francs pour un gigot ou pour un ressemelage de bottines, 20 francs pour un peu d'eau de Cologne, 20 sous pour n'importe quoi qui coûte 5 sous il y a trois ans, et qui en coûtera 30 la semaine prochaine, voilà de quoi les moins riches d'entre nous n'osent même plus s'étonner. On tend l'échine... et on paye.

C'est notre façon de « tenir », à nous autres, gens de l'Arrière. Je ne dis pas que l'attitude soit héroïque ; mais peut-être, un jour, reconnaîtra-t-on qu'elle avait son élégance...
SONIA.

Célébrité

La célébrité a beau être grande, elle comporte des revers. Paul Hervieu, dont on commémorait aujourd'hui l'anniversaire funèbre, l'éprouva une fois au moins en sa vie.

C'était quelque temps avant la guerre. Un Français de passage à Bruxelles causait avec un des libraires les mieux achalandés de la ville.

M. Paul Hervieu, qui était également dans la capitale de la Belgique, apparut sur le trottoir.

— Tenez, dit le Parisien au libraire, en le désignant, voici un de nos auteurs fameux que vous devez connaître. Il se vend bien, n'est-ce pas ?

— Qui est-ce ? demanda le libraire.
— Paul Hervieu.
— S'il se vend ? fit joyeusement le libraire, je le crois bien. C'est lui qui a fait les Deux Gosses, n'est-ce pas ?
Le Parisien rejoignit Paul Hervieu et lui raconta l'histoire. L'académicien ne la trouva pas drôle.

Nom fâcheux, mais glorieux

Le village d'Allemand a donc été repris aux Allemands.

Depuis longtemps ce nom fâcheux déshonorait les habitants de ce joli village de France. Lorsque les gars d'Allemand se rendaient en bande à la fête de quelque bourg voisin, ils avaient coutume de chanter en arrivant une sorte de mélodée dont voici les paroles :

Non pas Allemands, mais Français
Ayant tonnes de vin chez soi.

Non pas Allemands, mais Français
Ayant pièces de bié à soi.

Non pas Allemands, mais Français
Ayant fourche et fusil chez soi.

Après avoir ainsi revendiqué très haut leur qualité de Français, les gars d'Allemand se mêlaient joyeusement aux gars des autres villages.

En 1874, le maire d'Allemand demanda que la commune reçût un autre nom. Or, c'est là une mesure qui exige des formalités très compliquées. La chose n'aboutit pas cette fois-là. Peut-être, au lendemain de la Grande Guerre, Allemand obtiendra-t-il satisfaction par consentement unanime du monde entier.

EN LIAISON

Avant le communiqué du 24.
Le vieux baron Robert des Quinconces — qu'on appelle sur les champs de courses le vieux Boby — écrit à sa sœur Gertrude la chanoinesse. Le vieux Boby est, comme chacun sait, membre de tous les cercles les mieux cotés de Paris, et son autorité n'y fait aucun doute. Voici sa lettre du 23 :

« Hier, ma chère sœur, quand nous avons repris le train de Paris, après les épreuves de sélection de Chantilly, le coup d'œil était vraiment lamentable. Il tombait une petite pluie glaciale et sinistre. La forêt, pourrie par l'automne, offrait aux yeux toutes les nuances de la décomposition. Quelques rares personnes, emmitouflées pour se protéger contre le froid et l'eau, arpentaient tristement le quai de la gare à Chantilly. La plupart, d'ailleurs, portaient encore des pardessus d'été, car vous pensez bien que l'on ménage sa garde-robe, en ce temps désastreux où tous les vêtements ont à peu près augmenté du double chez les tailleurs, et les hommes ne se hâtent pas plus de sortir leurs paletots d'hiver que les femmes ne se dépêchent de renoncer à leurs tenues de demi-saison. La ruine universelle se manifeste partout.

En réalité, un tel décor ainsi qu'une si morne assemblée donnaient une idée de mort. Et c'est bien en effet à la mort du sport hippique que nous assistons. Comment vous dire que l'on continue à nourrir des chevaux, au prix formidable où est montée l'avoine ?

Je me demande comment on va même nourrir les humains, si tout cela continue. Hier, au Starter Club, plusieurs dîneurs mouraient de faim en quittant la table...
Etc...

Après le communiqué du 24.

Le vieux Boby reprend la plume et adresse une nouvelle lettre à la chanoinesse :

« Je regrette, ma chère sœur, que vous soyez trop détachée des frivolités d'ici-bas pour prêter aux toilettes la moindre attention. En vérité, il est divertissant et charmant de constater, en errant par les rues, la prodigieuse variété des tenues d'hommes et de femmes, en ce moment : costumes d'été, d'automne, d'hiver, uniformes de toutes sortes, tout est mélangé, et tout cela grouille, joue sous les brefs et ravissants soleils d'automne, ou sous les brumes douces, plus exquises encore. Quelle poétique saison ! Que de pourpre et d'or répandus en tous lieux !

« Que d'or, surtout, et non plus au figuré, mais au propre ! On dépense des fortunes. De magnifiques et florissantes écuries de courses augmentent chaque jour en importance comme en qualité. Notre race de pur sang peut

toujours se mesurer victorieusement avec les meilleures, et nous aurons, l'an prochain, une étonnante saison de sélection !
« J'ai dîné hier chez les aimables Rieux-Matuvuz. Le menu était extraordinaire. Les chefs et cuisiniers arrivent, par ces temps de restrictions, à témoigner une ingéniosité qui touche positivement au génie...
Etc...

Qu'était-il arrivé ?... Relisez donc le communiqué du 24. — MARCEL BOULENGER.

La vie chère

Quand la fille de la princesse Bagration épousa le comte Blome, les privilégiés invités à l'exposition du trousseau de la mariée remarquèrent beaucoup un simple chapeau de paille d'Italie orné de plumes blanches, signé Herbeau, la modiste en vogue.

On se chuchotait à l'oreille que cette merveille avait coûté dix-huit cents francs.

Or, ceci se passait à Paris en 1828, en une époque de paix profonde, où l'argent avait encore toute sa valeur.

Même au prix où nos grandes élégantes paient aujourd'hui leurs chapeaux, on peut dire que, du moins pour cet article essentiel, la vie n'est pas devenue beaucoup plus chère.

Les sirènes muettes

Maintenant que c'est officiel, on peut bien l'avouer : les sirènes fixes qui ont été expérimentées, la semaine dernière, comme nouvel avertisseur d'invasion aérienne n'avaient pas du tout réussi. Les journaux, comme ils y avaient été invités par l'autorité, avaient dit à leurs lecteurs :

« Ne vous inquiétez pas si vous entendez d'horribles mugissements de sirènes : ce sont des expériences.

Si les journaux n'avaient pas inséré ces appels au calme, personne ne se fût aperçu de rien.

Si bien qu'un Parisien grand dormeur, après ces expériences, disait :

« Ces sirènes sont excellentes : on ne les entend pas !

Mais, comme ce n'est pas là la qualité maîtresse d'un avertisseur de danger — au contraire — on va chercher autre chose.

Nous croyons pouvoir affirmer que rien ne vaut les clairons de ces braves pompiers.

Il est vrai que, pendant qu'ils parcourent la ville pour avertir les habitants que des bombes d'avions pourraient mettre le feu, ils ne pourraient pas l'éteindre.

Tout cela est bien compliqué.

Entre frères d'armes

A la terrasse d'un café, boulevard des Italiens, deux civils et un militaire qui porte cinq galons d'or à son képi sont assis à la même table.

Passé un soldat en capote gris sale, très usée. Il ébauche un salut...

— Eh ! mon petit ! crie le colonel. Par ici !

Le soldat s'approche, indécis et embarrassé, toujours la main au képi, l'air de se demander ce qui va lui arriver.

— Comment, tu ne reconnais pas ton colonel ? fait l'officier. Allons, baisse la palpe et viens t'asseoir là. C'est moi qui paie.

Et le colonel fait assiéger son soldat à côté de lui, lui fait apporter la consommation qu'il désire et le présente à ses deux compagnons, disant :

— Les voilà, mes hommes : aussi timides en ville qu'ils sont audacieux là-bas. Pas vrai, mon ami ?

Une protestation

Mme Lanvin proteste contre le bruit que l'on propage tendant à faire croire qu'elle aurait cédé sa maison à une firme de nouveautés, que l'on va même jusqu'à nommer. Elle prie sa clientèle de se mettre en garde contre cette assertion et l'informe qu'elle reste toujours seule propriétaire de sa maison de couture et de modes. Mme Lanvin fait rechercher les auteurs de telles informations, qui seront rigoureusement poursuivies conformément à la loi.

LE PONT DES ARTS

M. René Bizet, dont on se rappelle, à la Revue de Hollande et ailleurs, les contes d'une vigueur surprenante et d'un très haut style, vient d'achever un roman d'aventures très pittoresque et mouvementé qui se passe en Espagne : *L'Aventure aux gullares*.

LE VAILLEUR.

par Henry Fournier

CARTES DE SUCRE, DE PAIN, ETC., ETC...



— Il rejoint son régiment ?...

— Non, nous allons dîner en ville.

Ayuntamiento de Madrid

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE
NESTLÉ
En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes
LA MARQUE PREFEREE

Mortsel était un doux village entouré de jardins. Comme c'était, à un pas du fort X..., dans la zone des « servitudes militaires », il y avait un grand nombre de maisons fragiles en bois. Mais la demeure du capitaine London était en briques et haute de deux étages. On la reconnaissait de loin à son toit français, surmonté de girouettes, et à la belle fenêtrée vénitienne du salon, où l'on voyait la statuette d'un petit matelot de bronze.

Pendant cinquante ans, le capitaine London avait vécu debout dans la tempête, tenant la barre de sa barque aventureuse. Le capitaine était mon voisin. Par-dessus la haie de mon domaine, je l'apercevais, arrosant ses plates-bandes, ou taillant ses rosiers. Nous habitions si près de l'église que nous entendions, le dimanche, chanter les orgues de la grand'messe. C'était très doux. Tellement doux qu'il nous arrivait de rester immobiles et de nous regarder en souriant, sans rien dire.

London était très vieux. Lorsque je m'étonnais de son bel âge, il me répondait :

« Je suis une vieille baleine, goudronnée et salée à l'intérieur. Puis la mort m'a oublié : je lui ai si souvent glissé entre les doigts !

Avec son vaste front découvert, couronné de cheveux ébouriffés, sa barbe hérissée, le capitaine faisait penser à un de ces arbres tordus, poussés dans le vent, et qui semblent porter, même en temps calme, un ouragan dans leurs branches échevelées. Un jour il m'invita à venir prendre l'apéritif avec lui, à l'auberge de la Vache Pie.

Il demanda deux verres d'alsembitter, une liqueur infernale, moitié fiel, moitié vitriol.

— Ça gratte ! fis-je en faisant la grimace.

— J'en ai bu d'autres, railla London. Nous devinmes bons amis. Il m'apprit à fumer la pipe, à jouer aux cartes et à faire des nœuds de marin. Il me raconta ses voyages.

C'était un homme de mer de l'ancien temps. Du temps des voiliers fous, aux ailes vertigineuses, rasant la vague ondoyante, comme des hirondelles. Il avait vu les Indes, les îles de corail d'Océanie, où sont les anthropophages, les côtes inexploitées d'Afrique, les pôles et l'Amérique.

— J'ai quitté mon patron, narrait-il, quand il a voulu me donner un steamer. Suis-je un homme pour commander un paquebot ? Une grande, lourde boîte de fer, qui coule au moindre choc ? Pour naviguer d'Anvers à New-York, à Calcutta, à Hong-Kong ou à Valparaiso, avec un billet « aller et retour » ? Autant eût valu me faire conducteur d'omnibus ! Non ! Mais parlez-moi d'un trois-mâts barque ayant l'étrave hardie. Tout chante là-dans. Et les voiles et les cordages, les hunes, les perroquets, les cacatois, les perroquets de fougue ! Les focs et les clin-focs, les écoutes, les amures, les haubans et les gal-haubans. Rien qu'à prononcer ces noms, il me semble que j'y suis encore. Je pense aux moussons, aux tornades, aux cyclones. J'entends la rafale soudaine secouer toute une forêt remplie d'oiseaux.

C'était la belle époque. Nous ne suffisions pas, alors, de routes tracées à l'avance. Nous étions un peu explorateurs, un peu trafiquants, un peu pirates, un peu bandits, voire un peu pirates. Et dans les contrées neuves le commerce était profitable. Chez les nègres nous échangeons des perles de verre contre de l'ivoire et de la poudre d'or ; à Java, nous avions du thé, du riz et de l'opium pour des étoffes ; dans le Labrador, des fourrures pour des couteaux ; aux Indes, des cachemires, du safran, des rubis et des plumes pour des cotonnades ; en Amérique, du cacao et du tabac pour du fer. Vous n'avez pas idée de cela. Le monde entier nous appartenait.

— Quel est, lui demandai-je, le plus beau pays de la terre ?

— Celui où l'on est né, murmura-t-il. Je ne donnerais pas une rose de mon jardin pour tous les trésors de l'Orient et de l'Eldorado réunis !

Quand vint la guerre, j'allai voir London avant de partir pour l'armée.

— Adieu, capitaine. Il faudra veiller au grain. Ça va être dur à avaler.

— J'en ai bu d'autres, dit-il encore.

Deux mois après, je m'évadai d'Anvers, où j'étais resté caché. Avant de prendre l'âtre chemin de l'exil, je voulais revoir notre village. J'arrivai à Mortsel à la tombée du soir.

Le funèbre pavillon de Prusse flottait sur le réduit bombardé du fort X... De Mortsel il ne restait plus qu'un amas de pierres et de poutres calcinées. La maison de London avait brûlé jusqu'au-ras du sol. Les habitants étaient dispersés. Pourtant, tout près des ruines de l'auberge de la Vache Pie, je rencontrai une bonne femme qui me reconnut :

— Qu'est devenu le capitaine ?

— Il n'a pas voulu partir, monsieur. Alors on l'a retrouvé tout près de sa demeure, debout et roide, face à l'incendie. Il était mort. Comme il n'y avait plus de bois, on l'a mis en terre sans cercueil et, sur sa tombe, on a planté la grande croix de l'église. Pauvre capitaine ! Huit jours auparavant, il était encore ici, buvant sa goutte amère.

— Nous en boirons d'autres, répondis-je.

HORACE VAN OFFEL

LA SEMAINE ÉLÉGANTE



LES ROBES ET MANTEAUX DE FILLETTE RESTENT UN PEU AMPLES, MAIS L'ABSENCE DE JUPONNAGE CONSERVE LA SILHOUETTE DROITE ET FINE. LES BRODERIES DE LAINE, LES TISSUS A CARREAUX ET LES GROSSES PIQURES DE SOIE OU DE MÉTAL SONT LES GARNITURES PRÉFÉRÉES. LES VELOURS ET LES LAI-NAGES DUVETÉS SONT EMPLOYÉS POUR TOUS LES VÊTEMENTS, SIMPLES OU HABILÉS.

CETTE SAISON, les préférences vont souvent aux modèles de robes ou de manteaux faits de deux tissus différents et même souvent de deux teintes tranchantes; c'est là une combinaison extrêmement pratique pour transformer les vêtements de l'an passé à un âge où l'on grandit très vite et où l'on ne peut pas facilement porter deux saisons la même robe.

Certains tissus à carreaux qu'on emploie avec discrétion, et seule-

ment comme garniture, pour les robes des mamans sont parfaits pour les vêtements de fillette. Les lainages écossais, les grands damiers, les tricotés rayés ou quadrillés font des robes pratiques, ne demandant pas d'autre garniture que quelques boutons et une frange de laine assortie. Les écharpes de bure et de djeragolf remplacent, pour les jeunes élégantes de huit à quinze ans, la cravate de fourrure; certaines d'entre elles sont combinées avec un manchon pareil, ou, plus commodément, avec de grandes et profondes poches qui permettent de supprimer le manchon pour aller au cours ou au lycée. Les robes de gros tricot, avec bonnet, jambières et écharpe assortis, sont très seyantes aux fillettes jusqu'à huit ans; aux plus grandes conviennent les jupes de lainage épais

accompagnées d'un blouson marin tricoté.

Les enfants sont en chaussettes, aujourd'hui, l'hiver comme l'été, mais leurs robes très écourtées rendent nécessaires les guêtres et les jambières dès qu'on quitte l'appartement. Les hautes guêtres de cuir boutonnées sont devenues un luxe coûteux avec l'élévation du prix des cuirs; on les remplace souvent par la guêtre de jersey de même forme, boutonnée du haut en bas; on en trouve dans tous

les grands magasins, mais il faut avouer qu'elles ne sont pas bien solides et ne conviennent guère qu'aux jeunes enfants qui n'usent guère. Les jambières tricotées en laine écossaise ont un aspect « sport d'hiver » qui s'harmonise bien avec la mode actuelle. Beaucoup de mamans s'amuse à les faire elles-mêmes aux aiguilles de fer.

De moins en moins on met des jupons aux fillettes; on les remplace par de petites culottes de même teinte et souvent de même tissu que la jupe, qui simplifient la toilette et sont beaucoup plus confortables. Les robes des enfants ne sont point étroites comme celles des mères, mais c'est l'absence de dessous étoffés qui permet, malgré un peu d'ampleur, d'obtenir la silhouette fine et droite. Les lainages sont tellement chers que le

velours anglais uni ou côtelé est très employé pour les costumes simples aussi bien que pour les vêtements plus habillés. On peut très heureusement le mélanger à du lainage ou à du jersey. Quel que soit le tissu employé, ce qu'il faut par-dessus tout éviter, c'est que les enfants n'aient l'air « habillés », ce qui les rend toujours ridicules, et qu'ils ne soient esclaves de leurs vêtements. Ils doivent pouvoir jouer ou courir à leur aise.

JEANNE FARMANT.

Manteau de velours de laine bleu marine, garni de motifs vieux bleu couverts de piqûres d'or.

Manteau de duvetine bordeaux, ourlé de broderie de laine marine; gland de laine et boutons marine.

Manteau de velours sénégalais, garni de très grosses piqûres du même ton et de gros boutons dorés.

Robe de djeragopla marine, brodée de laine blanche autour du cou, aux poches et aux manches.

Robe de crêpe de Chine cerise, garnie de lisérés de même tissu un peu plus foncé et de boutons d'argent.

Robe de diavella à carreaux noirs et blancs. Le col et les poignets sont en drap bleu brodé noir.

L'EFFORT DU CANADA

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Juillet 1914 : Néant.

Août 1914 : 40.000 soldats.

Campagne de 1916 : 300.000 combattants.

S'il nous était permis de la compléter avec le chiffre des effectifs actuels, cette brève récapitulation résumerait l'histoire de l'armée canadienne. Elle montrera tout au moins avec quelle rapidité vertigineuse se constituait cette armée qui devait bientôt s'immortaliser devant Poëscappelle et Saint-Julien en barrant aux hordes allemandes la route d'Ypres, durant cette tragique journée du 22 avril 1915 où l'effort canadien des gaz empoisonnés fit sa première apparition.

Convaincu, comme représentant d'Excelsior, à visiter en Angleterre les camps d'instruction de cette jeune et vaillante armée, je regrette que les exigences de l'actualité ne m'accorderont pas la place digne d'un pareil sujet. Je devrai donc me contenter de vus d'ensemble.

Le service militaire obligatoire au Canada n'est entré en vigueur que cette semaine. C'est dire que l'armée canadienne n'est composée jusqu'ici que de volontaires. Exception faite des quelques officiers de carrière formés avant la guerre par le Princess Patricia's Light Infantry, le seul régiment qui possédait alors le Dominion, tous les autres officiers de l'armée canadienne exerçaient des professions civiles en août 1914.

Et ce n'est pas une mince surprise pour un Français que d'apprendre que tel général, qui s'est converti de gloire sur les plaines des Flandres, dirigeait une banque ou exploitait des mines ou des forêts la veille de la déclaration de guerre!

Tous les métiers, toutes les classes, toutes les races sont représentés dans ces vaillantes légions. Un colonel, qui fut un brillant avocat, compte parmi ses officiers un architecte, de race française; un compositeur de musique, sujet américain; un notaire, descendant d'un chef de clan écossais.

En me promenant dans ses cantonnements, en interrogeant ses soldats, je découvrais un jeune bûcheron né dans l'Arctique; un japonais naturalisé; un descendant de Chinois; et même quelques Peaux-Rouges de pure race, de cette tribu des Algonquins qui fut jadis notre fidèle allié.

Tous ces volontaires ne partent du Canada qu'après avoir subi une première période d'entraînement. Déjà dégrossis, ils viennent parfaire leur instruction militaire dans les immenses camps dont l'Angleterre est couverte. Le travail y est intense et méthodique. Du matin au soir, sous la direction d'officiers et de sous-officiers qui ont appris sur les champs de bataille les procédés de la guerre moderne, les soldats

apprennent à creuser des tranchées, à lancer la grenade, à manier la mitrailleuse.

Au premier rang des établissements militaires qu'il m'a été donné de visiter, je citerai la Canadian Training School de Bexhill, où sont formés les officiers et sous-officiers instructeurs de l'armée canadienne. Cette école est dirigée par un des plus jeunes colonels du monde: il n'a que vingt-sept ans! Et la brillante vérité énoncée par Cornhill s'applique admirablement à ce jeune chef, dont la valeur est déjà quasi légendaire dans l'armée britannique, qui adopte rapidement ses méthodes d'instruction.

Le colonel A. C. Critchley — un nom destiné certainement à devenir illustre — a introduit dans l'enseignement militaire des



LIEUTENANT-COLONEL CRITCHLEY

méthodes scientifiques. Nous citerons en particulier l'emploi qu'il fait du cinématographe. C'est par le film que l'élève apprend la correcte façon de s'aligner un supérieur ou un inférieur, c'est par le film qu'il se familiarise avec la lecture des cartes géographiques et avec les différentes formations de combat. Cette méthode a donné des résultats merveilleux, en permettant notamment d'abréger la durée de l'instruction.

Sur le vaste territoire qui entoure l'école de Bexhill — voisine du fameux champ de

bataille de Hastings, où les Franco-Normands écrasèrent Harold et ses Saxons, — le colonel Critchley a reconstitué partiellement un autre champ de bataille non moins fameux: celui de la crête de Vimy, théâtre du dernier exploit de l'armée canadienne. Et c'est là que ses élèves apprennent l'art de la guerre de tranchées, avec tirs de grenades, tirs de barrage, émissions de gaz, salves de mitrailleuses, charges à la baïonnette.

L'école publie une revue copieusement illustrée de dessins et de photographies, et qui fait le plus grand honneur aux trois lieutenants qui la dirigent. C'est l'occasion pour nous de signaler le rôle important que joue la presse dans le fonctionnement de la machine militaire canadienne. La jeune armée possède plusieurs publications fort bien imprimées et rédigées, dont un journal illustré quotidien. Il paraît sur huit pages et on le distribue gratuitement aux forces expéditionnaires. Il publie presque exclusivement des nouvelles du Canada.

Comme les sports intéressent particulièrement les enfants du Dominion, le Canadian Daily Record publie chaque jour un long cahier de son correspondant de Toronto qui relate les résultats des matches de baseball — le jeu national — livrés sur toute l'étendue du territoire. Très moderne, ce journal officiel couvre une partie de ses frais en ouvrant ses colonnes à la publicité.

Nous rapportons, de notre voyage, une impression d'ordre, de précision et de véritable confort.

En bouchant de leurs poitrines la brèche que les gaz allemands avaient ouverte dans nos lignes, les Canadiens décidèrent de l'issue de la deuxième bataille de l'Yser. En conquérant la crête de Vimy, ils firent chanter l'énorme machine allemande. Les Alliés, l'humanité, la civilisation contractèrent bientôt envers eux des dettes encore plus décisives. — V. FORBIN.

UN SECRET ANGLAIS POUR LE TEINT.

La Beauté sans rouge, crème ni poudre

Contrairement à ce que l'on croit, les Anglaises les plus jolies se servent rarement de rouge, crème ou poudre, disant — et cela avec d'excellentes raisons — que de telles préparations ne leur donnent que l'apparence d'une beauté factice, mais finalement détruisent complètement la pureté naturelle du teint. Si on leur demandait ce dont elles se servent pour conserver leur beauté, invariablement elles répondraient que le secret de leur teint merveilleux est dû à l'usage régulier d'une simple lotion peu coûteuse, préparée en mélangeant 60 grammes d'eau de rose, 60 gr. de Fleurs d'Ozoin, et 3 grammes 1/2 de teinture de Benjoin. Ces ingrédients peuvent être obtenus chez tous les bons pharmaciens dont un grand nombre ont la lotion toute préparée et la vendent sous le nom de « Fleurs d'Ozoin Composées ». Appliquer la lotion chaque soir et matin avec un linge très doux ou une éponge. Rapidement, le teint le plus blafard reprendra sa fraîcheur, caractéristique de la jeunesse. Bien qu'on n'ait rien pu trouver jusqu'à ce jour qui puisse enlever complètement les rides profondes, cette lotion les rend beaucoup moins apparentes, et toute femme s'en servant régulièrement est certaine de n'avoir jamais le visage abîmé par les rides.

LITHINÉS
de la Société
des Eaux de Martigny
Traitement agréable et efficace
de l'Arthritisme
L'étui de 12 comprimés pour 12 litres d'eau minérale, 1.75
Toutes pharmacies

AGREABLE PASSE-TEMPS
Franco 10 lire 1 fr. en timbres, l'envoi mon important
Lettre que vous m'adresserez. — Grand choix de
romans (depuis 0.50). — Livres rares. — Jeux et amusements. — Art de réussir. — Vie pratique à la Ville et à la Campagne. — Livres techniques sur les métiers. — Médecine et hygiène. — Hygiène, Beauté et Art de vivre. — Hypnotisme. — Sciences occultes. — Chronique et Monographies. — A. QUIGNON, Libraire-Éditeur
16, rue Alphonse-Daudet, 16. — Paris (XIV)

THÉÂTRES

La première des Capucines. — Ce soir, vendredi, à 8 h. 1/2, première de *A part ça...* revue en deux actes, de Rip, avec une interprétation de premier ordre, comprenant: Mmes Nina Myral, Renée Rysor, A. Divonne, Denoë, Saphyr, Florellé, Grey, Dolsy, Fortunio, Ronceray, Davia, Arly, Paulette Duval; MM. Berthez, André Luguet, Des Mares, Hérouin, Georges, Lambray, Courbel.

Le programme comporte, en outre, une comédie en un acte de Rip, *le Grand Jeu*, avec Mmes Andrée Divonne, Florellé, MM. Luguet et Georges, et un prologue de M. Briquet, dit par M. Lambray.

La première matinée aura lieu dimanche, à 2 heures 1/2.

Le Gaumont-Palace présente ce soir le grand film patriotique: La Puissance militaire de la France.

Ces documents remarquables recueillis par les opérateurs de la Section cinématographique de l'armée, au prix d'un travail de plusieurs mois, donnent à l'écran l'impression d'une épopée grandiose et sublime où s'affirme la force de notre race.

Mlle Renée du Minil, de la Comédie-Française, dira le vibrant appel *Aux Armes* du poète H. André Legrand.

Dans la première partie du programme: *L'Esclavage de Philias*, poème antique.

Une actualité impressionnante: *Le Dernier raid des Zeppelins*.

Location: 4, rue Forest, de 10 à 12 et de 15 à 17 heures.

NOUVEAU CIRQUE
281, r. Saint-Honoré. — Métro: Opéra, Concorde, Madeleine
CE SOIR, NOUVEAUX DÉBUTS
FORMIDABLE PROGRAMME
Demain, matinée et soirée

Ce soir:
Comédie-Française, 7 h. 45, *Polichinelle*.
Opéra-Comique, 8 h., *Le Grand Mogol*.
Odéon, 8 h., *Le Maître de la maison*.
Poisons.

Gaité-Lyrique, 8 h., *Les Pêcheurs de perles*.
Trianon-Lyrique, 8 h., *Le Grand Mogol*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *La Femme de son mari*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Vauvilliers, 8 h., la revue.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.

Auberges, 8 h., *le Système D*.

Antoine, 7 h. 45, *le Marchand de Venise*.

Athénée, 8 h. 30, *les Bleus de l'amour* (Leriche).

Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.

Michel, 8 h. 30, *l'Autre ça change*.

Th. Féjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Madame Renaissance*, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer?*

Sarcelles-Bernhardt, 8 h. 30, *les Nouveaux riches*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 15, *Chantecor*.

Eduard-VII, 8 h. 45, *le Feu du voisin*.

Capucines, tél. Gai. 56-40, 8 h. 30, *A part ça...* revue de Rip. *Le Grand Jeu*. *Le Prologue*.

Scala, 8 h., *Occupé-les d'Amélie*.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la Revue avec Mistinguett et Chevalier. Loc. Roquette 30-12.

Th. Gaumartin, 25, rue Lamartin, 8 h. 30, *Come along!* revue franco-américaine.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30: matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dimanche.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *La Puissance militaire de la France*. Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17. Tél. Marc. 16-73.

Savonnerie MICHAUD PARIS

Voulez-vous avoir la main douce et blanche?

LE SAVON

ONCTUOSIS

TRES PRATIQUE POUR LE BAIN

AFFINE ET EMBELLIT LA PEAU

En vente partout

Correspondance

Mme Madeleine de R. répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Thérèse. — Si l'engleure n'est pas constituée, prévenez sa venue en vous lavant avec une décoction tiède de feuilles de noyer additionnée de farine de moutarde. Si elle est ulcérée, badigeonnez-vous, soir et matin, avec cette solution: teinture d'iode, 30 gr.; extrait de ralanha, 10 gr.; acétate de morphine, 1 gr.

M. de B. — Je vous recommande la crème de Mme Rambaud: elle améliore le teint, efface les rides et ne ressort pas. Avec sa poudre de riz sans bismuth vous obtiendrez un joli teint velouté. Crème, 3 et 5 fr. l'ovaire, 3 et 5 fr. port 35 cent. Rue Saint-Florentin, 8, Paris. Envoi du catalogue.

Muguet. — Supprimez l'eau oxygénée et remplacez-la par des lavages avec de la rhubarbe bouillie dans du vin blanc; environ 150 gr. par demi-litre.

T. T. H. — Essayez de manger au début des repas une pelte carotte crue finement râpée. Le moyen, s'il n'est pas infallible, est au moins très anodin.

Mesdames!

Si vous souffrez de l'os mac, d'affections abdominales ou d'obésité, portez les **Corsets** et les **Maillots** de A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. (A l'angle de la rue Lafayette — Métro: Louis-Blanc.)

Crème EPILATOIRE Rosée
L'ÉPILIA — du D^r SHELOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quinze minutes POILS et DUVETS en visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon: 5/50 (mandat ou timbres). Envoi direct, 8 POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris

INOUI
Vous n'aurez pas un
RHUME de CERVEAU
cet hiver si, au moindre accès, vous prenez 2 pilules de
NOBIAL
car il disparaîtra comme par enchantement.
PHARMACIE NORMALE DE PASSY, PARIS
Envoi franco contre 1 fr. 95
Toute pharmacie vous le procurera

Collection
de guerre
:: unique ::

LE MIROIR

EXCELSIOR

LA SCIENCE Magazine
ET LA VIE scientifique

L'ÉQUIPAGE PRISONNIER DU ZEPPELIN "L-45", QUI ATTERRIT A MISON



DES OFFICIERS FRANÇAIS INTERROGENT LES MARINS ALLEMANDS QUI ÉTAIENT A BORD DU DIRIGEABLE

L'équipage du «L-45», qui atterrit près de Mison, dans le lit desséché du Buech, se composait de quinze marins, que commandaient le capitaine Koole et le lieutenant Schulz. Les hommes portaient un uniforme de caoutchouc noir. La plupart étaient

coiffés du bérêt avec cette inscription en lettres blanches: "Marine Luftschiff Abtheilung" (service aéronautique de la marine). Après avoir été interrogés par des officiers interprètes, les prisonniers allemands furent dirigés sur un camp de concentration.

A L'OLIVIER ROMAIN. Huile d'Olive gar. pure : l'Espagne de 10 l. 38 fr. ; extra-vierge, 40 fr. 50 contre remb. A. Carrier, 3, pass. Ribet, Tunis. Mar. Franç.

Laneurasthénien est plus de bon ton.

Il fut un temps, naguère, où le suprême chic consistait pour les coiffeurs à se découvrir l'appendicite, pour les timorés à s'accuser de neurasthénie. Et sur l'autel du snobisme les uns sacrificaient leur tranquillité, les autres parfois leur vie. Mais à l'époque tragique où nous vivons, qui oserait encore se prétendre neurasthénique ?

Et cependant, en dehors de toute question de mode, cette maladie, comme l'appendicite, se vit réellement et fait de nombreuses victimes. Puisque donc la neurasthénie n'est plus de bon ton, c'est une raison, en plus de toutes les raisons raisonnables pour s'en affranchir rapidement au lieu de s'abandonner à ses caprices.

"Wincarnis" est l'antidote de la neurasthénie. Ses qualités toniques, apéritives, fortifiantes et reconstituantes font merveille dès le premier verre, et les symptômes du mal, céphalée, insomnie, fatigue, dépression cérébrale, anxiété, faiblesse nerveuse musculaire, amaigrissement viril, disparaissent rapidement sous son action puissante et énergique.

Avec "Wincarnis", médication facile, sûre et délicieuse, vous ne serez plus prostré dans ce triste état de langueur qui gâte votre plaisir de vivre, vous ne désesperez plus de tout et de vous-même, vous ne bouderez plus la vie qui vous semblera digne d'être vécue.

"Wincarnis" est l'ami sûr des mauvais jours : en toute confiance allez à lui. Prêt à vous rendre service il se tient à votre disposition dans toutes les pharmacies.

Le Charbon

Vous économiserez en vous servant dans vos grilles, cuisinières, etc., de l'Appareil à "SEVEN". Un essai officiel des Arts et Métiers constate une économie de plus de 47 %. Prix moyen 10 fr. — En Vente partout. 25, Bd Poissonnière ou 16, rue Piralle. Tél. Trud. 57-65.

SAVONS DE MARSEILLE

Savon "Le Plant", caisses de 50 et 100 kil. Pour prix et conditions, écrire à la Savonnerie Provençale, Marseille Saint-Just.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, DIARRHÉE, DYSENTERIE, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

UN RHUME NEGLIGÉ
c'est la porte ouverte
à toutes les maladies
de la GORGE, des BRONCHES et des POUMONS

NE NEGLIGEZ PAS UN RHUME !
SOIGNEZ-LE

énergiquement, à peu de frais, par l'emploi des

PASTILLES VALDA
ANTISEPTIQUES

Mais surtout n'employez que les

PASTILLES VALDA
VERITABLES

Vendues SEULEMENT en BOITES
de 1 fr. 75 (impôt compris)
portant le nom
VALDA

L'ARABE A RAISON !...

— Maintenant, mon brave, pour terminer notre déjeuner, nous allons prendre une bonne tasse de Malt...

— Une tasse de quoi ? Sidi...

— De Malt, du Malt... vous ne connaissez pas le Malt en Afrique ?... Cette bonne tisane, adoucissante, émolliente, pas méchante pour un sou !...

— Non, Sidi... Mais qu'est-ce que c'est que du Malt ?...

— Le Malt, mon ami, c'est de l'orge, tout simplement, de l'orge maltée, c'est-à-dire dégermée et puis grillée, comme le café !...

— De l'orge !... Chez moi, Sidi, je prends du café, du bon café, du vrai café, du CAFÉ GILBERT, pas d'autre... Et l'orge... tu sais Sidi... moi... je donne ça à mon Bourricot !...

Demandez les CAFÉS GILBERT dans toutes les Epiceries Pour la Vente en Gros : Usines GILBERT à Poitiers

BEAUTÉ CHEVEUX

Si la chevelure est le trésor de la femme,
Le PÉTROLE HAHN est le trésor de la chevelure.

Est-il quelque chose de plus séduisant chez la femme qu'une chevelure luxuriante et soyeuse ?

Le PÉTROLE HAHN vous permettra, Mesdames, de conserver cette chevelure qui fait votre orgueil, ou de l'acquiescer, si elle fait seulement votre envie.

Le PÉTROLE HAHN est la lotion idéale pour les soins quotidiens que vous donnez à vos cheveux. Il fortifie et régénère le cuir chevelu, prévient et arrête la chute des cheveux.

Quelques applications suffisent pour détruire les pellicules et supprimer les démangeaisons. Un usage régulier assainit et purifie le cuir chevelu de toutes les poussières et de toutes les impuretés qui peuvent y séjourner. A la différence de ses nombreuses imitations, le PÉTROLE HAHN conserve aux cheveux leur couleur naturelle.

Il leur communique de

plus, une sève et une vigueur nouvelles, et c'est pourquoi son emploi est recommandé aussi bien aux personnes qui souhaitent de voir s'épaissir une chevelure clairsemée qu'à celles qui tiennent à ignorer toute leur vie les soucis de la chute des cheveux.

Le parfum du PÉTROLE HAHN est discret et des plus agréables.

Avantage inappréciable pour les femmes qui s'occupent, son emploi ne comporte aucun danger ; il est absolument ininflammable. Il ne s'altère pas en vieillissant et le temps ne peut que l'améliorer.

L'usage régulier du PÉTROLE HAHN ne rend pas seulement la chevelure abondante et brillante ; il la rend aussi souple et soyeuse. Il facilite même l'ondulation naturelle et il est l'auxiliaire indispensable des coiffeurs si élégantes que l'on adopte aujourd'hui.



Monseigneur Vibert, A la suite d'une grave maladie, j'avais perdu tous mes cheveux et je désespérais (en mon âge) de les voir jamais repousser, quand j'eus l'idée, après divers essais sans résultat, d'essayer l'emploi du Pétrole Hahn. A ma grande satisfaction, je vis bientôt apparaître une notable quantité de petits cheveux qui ont aujourd'hui déjà plus de 20 centimètres de longueur, et je constate chaque jour qu'ils deviennent de plus en plus abondants et vigoureux.

Je suis très heureuse, Monsieur, de vous adresser tous mes remerciements pour les bienfaits de votre excellente préparation en vous priant de m'en envoyer 6 flacons.

En vente dans le monde entier chez tous les Pharmaciens, Parfumeurs, Grands Magasins.

F. VIBERT, Fabricant, LYON.

Roccos, Monsieur, mes salutations empressées. A Saint-Ambroix (Gard).

Monseigneur Vibert, Anémie par six mois de maladie et pendant tous mes cheveux. J'ai eu recours au Pétrole Hahn, et je constate avec bonheur qu'ils repoussent plus abondamment encore qu'avant cette triste période. Je me fais un plaisir de vous adresser tous mes remerciements en vous priant de m'envoyer le grand modèle de 10 fr. ; me l'envoyant tous les jours, je le trouve plus agréable.

L. C. M., Lyon.

LES REPAS sur le FRONT

Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812

Chevalier-Appert fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. Appréciez ses plats froids : Pigeon Médicis, Jambon d'York glacé en tranches, Laitues froides à la Tartare.

Gros: 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e. Catai. franco

VOIES URINAIRES
Maladies de la PEAU
Prostate, Avarie, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Fimbrions, Métrite, Papes, Eczéma, Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.

Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTOI.

Grand Clinique universelle, lement connue pour la supériorité de ses traitements, et la modicité de ses prix.

7 et 9, Cité Milton, St. des Martyrs Paris (9^e)

606 pour dames. Ouvert les jours de 9 h. à 19 h. Traitements et correspondance.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet Paris. — Volunard.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.

Le flacon avec notice 7 fr. 50 franco. — J. RATIE, Ph^e, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

PHOSCAO

(sucré)

15 déjeuners : 2.65 la boîte.

PHOSCAO

(sans sucre)

32 déjeuners : 4.80 la boîte.

Dans les boîtes de PHOSCAO sans sucre, le sucre manquant est remplacé par du PHOSCAO pur. La dose par déjeuner de PHOSCAO sans sucre doit donc être moitié moindre que celle de PHOSCAO sucré (une cuillerée à café au lieu d'une cuillerée à bouche). Avec une boîte de PHOSCAO sans sucre on fait plus de déjeuners qu'avec deux boîtes de PHOSCAO sucré. La différence de prix entre une boîte de PHOSCAO sans sucre (4.80) et deux boîtes de PHOSCAO sucré (5.30) représente largement la dépense de sucre pour 32 repas. Pour les personnes qui préfèrent le déjeuner peu sucré, il est plus économique d'employer du PHOSCAO sans sucre et de sucrer légèrement, à leur convenance.

Le PHOSCAO est le plus puissant des reconstituants. C'est l'aliment idéal des anémiques, des convalescents, des surmenés, des dyspeptiques et des vieillards.

En vente partout. Administration : 9, rue Frédéric-Bastiat, PARIS

huile d'olive vierge douce exquise. 37 fr. bidon 10 litres par mandat-poste d'av. en 40 fr. contre remb. G. SACUTO, fab., 26, rue des Glaciers, TUNIS

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes et autres engorgements, qui gênent plus ou moins les fonctions de l'organisme et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients ; puis, tout à coup, le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses, il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que, composée de plantes spéciales, sans aucun poison, la Jouvence de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES de la FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR D'ÂGE, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Vagites, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNE DES DAMES (1 fr. 50 la boîte, + 0 fr. 20 pour l'impôt).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature MAG. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.) 288